

Chennai, mégalopole indienne face à la crise de l'eau

Article publié le 17 Février 2011

Par Julien Bouissou

Source : LE MONDE

A Chennai, depuis l'été 2003, le niveau des précipitations et des nappes phréatiques occupent autant les discussions que les résultats des matches de cricket. Il y a neuf ans, l'ancienne Madras, capitale de l'Etat du Tamil Nadu, au sud de l'Inde, a connu l'une des pires sécheresses de son histoire. Chaque famille a dû rationner sa consommation d'eau, et des trains spéciaux, les " water trains ", ont été affrétés depuis des contrées lointaines comme le Bengale occidental, à l'est du pays.

Depuis, la situation ne s'est guère améliorée avec l'augmentation de la population et la construction d'usines. La mégalopole de Chennai, dont la population est passée de 8 millions d'habitants en 2006 à plus de 9 millions cette année, devrait connaître en 2012 un déficit de 320 millions de litres d'eau par jour.

La municipalité multiplie les sources d'approvisionnement : de la collecte d'eau de pluie au dessalement de l'eau de mer. La denrée est devenue précieuse, surtout dans le quartier des blanchisseurs. " Il y a quarante ans, la rivière a commencé à être polluée. On a ensuite creusé des puits, qui se sont asséchés il y a vingt ans. Depuis cinq ans, des camions-citernes de la municipalité viennent remplir nos réservoirs tous les jours ", explique Nirmal, le doyen de la caste des blanchisseurs. A Chennai, hormis une taxe, l'eau est gratuite. Au moins en principe, car les blanchisseurs doivent verser l'équivalent d'un euro par jour au chauffeur du camion-citerne pour qu'il n'" oublie " pas leur village dans ses tournées quotidiennes.

Parfois, les camions ne passent pas assez souvent, comme sur la plage d'Alcot Kuppam. Malgré l'urbanisation galopante, les pêcheurs n'ont pas bougé de leurs cabanes recouvertes de feuilles de palmier, posées au pied de nouvelles constructions au style très baroque. Depuis que leur cours d'eau a disparu sous le béton, certains ont investi 50 euros dans le creusement d'une pompe souterraine. " Ça nous est utile l'hiver, mais en été, l'eau est très salée ", témoigne Kumari, une femme de pêcheur. Il y a deux ans, des fonctionnaires de la municipalité leur avaient promis " une solution révolutionnaire pouvant transformer l'eau salée en eau potable ". Mais les pêcheurs, non raccordés au système de distribution de la ville, n'ont jamais pu goûter cette eau. La municipalité voulait surtout éviter qu'ils s'opposent à la construction du centre de traitement d'eau de mer, le premier construit en Inde pour un usage domestique.

L'usine en question, inaugurée à l'été 2010, se trouve en pleine zone industrielle, coincée entre un chantier naval et une raffinerie. L'eau pénètre dans cette cathédrale de turbines par un tuyau posé au fond de la mer, à 650 mètres des côtes. Elle y rentre à grande vitesse, à raison de 225

millions de litres par jour, avant d'être filtrée, nettoyée et enfin " assaisonnée " pour lui donner du goût. " C'est la seule alternative, la solution la plus fiable et économique " affirme MVSK Perraju, coordinateur du projet. A condition qu'aucune catastrophe écologique ne se produise sur la côte, et que l'usine, gourmande en électricité, puisse s'approvisionner sans discontinuer.

Pour certains, les fonctionnaires de la municipalité se seraient pris, un peu trop vite, pour des émirs. " Nous ne sommes pas au Moyen-Orient où il n'y a que 300 millimètres de précipitations par an. Ici, la mousson est importante et atteint en moyenne 1 250 millimètres par an. Mieux vaut exploiter cette ressource plutôt que de se lancer dans des projets coûteux de traitement de l'eau de mer ", plaide le professeur Janakarajan de l'Institut de Madras pour les études de développement (MIDS).

Le système de récolte d'eau de pluie, dont chaque maison doit se doter, depuis 2003, est insuffisant. M. Janakarajan et son équipe travaillent à la restauration de canaux et de réservoirs, les " eyris ", conçus il y a des siècles, pour acheminer l'eau des plateaux du Deccan, situés dans l'arrière-pays jusqu'à Chennai.

Mais Chennai ne ressemble pas non plus à Amsterdam. La plupart de ses canaux sont à sec, et souvent occupés par des bidonvilles. Lorsque ce n'est pas le cas, ils sont recouverts par les débris en plastique. La restauration des canaux, qui implique la relocalisation d'habitants, relève du défi. Enfin, dans l'arrière-pays, le niveau des canaux, qui servent à irriguer les surfaces agricoles et alimenter les usines, s'est considérablement réduit.

Plutôt que de chercher uniquement à accroître les ressources, pourquoi ne pas réduire aussi la consommation d'eau, en la faisant payer ? " Les compteurs seraient trafiqués et faire payer la consommation serait trop risqué politiquement " répond Ashok Vardhan Chetty, directeur de la régie municipale de Chennai, en charge du service de l'eau.

L'avenir de Chennai est donc à l'eau salée. Deux usines d'une capacité, chacune, de 200 millions de litres par jour, sont en construction et d'autres sont en projet le long de la côte du Tamil Nadu.

Julien Bouissou, Le Monde daté du 17 février 2011.